

## Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Georges RIEGER au Congo, puis au Gabon

Georges Rieger, né le 29 septembre 1887 à Paris (10<sup>e</sup>), de père non dénommé et d'une mère couturière, a été abandonné à la naissance. Il est placé à Lusigny, dans l'agence de Dompierre. Son dossier contient, en mai 1896, un avertissement officiel aux nourriciers, à qui l'on reproche de faire lever l'enfant trop tôt pour l'envoyer travailler aux champs.

Pourvu de son certificat d'études primaires, il est employé dans la région de juillet 1900 à janvier 1903, avant d'être envoyé à l'école d'horticulture Le Nôtre de Villepreux.

A sa sortie de l'Ecole, début 1905, il est placé au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. C'est la période où les relations sont de plus en plus tendues avec la direction du Jardin. On retrouve notamment une lettre, signée par quatre pupilles venant de l'Ecole Le Nôtre, dont Rieger et Gitton<sup>1</sup>, adressée à Jean Dybowski, directeur du Jardin :

« Monsieur,

*L'Administration générale de l'Assistance publique octroie des bourses aux anciens élèves de l'Ecole d'horticulture Le Nôtre qui en font la demande.*

*Ces bourses ont été créées pour qu'ils puissent, dans votre établissement, par la manipulation de plantes accompagnée de cours, acquérir quelques connaissances nécessaires au point de vue des cultures coloniales.*

*Ces élèves suivent des cours d'hygiène pour que, plus tard, à l'aide des connaissances qu'ils auront acquises à ces leçons, ils puissent s'entretenir en bonne santé s'ils vont aux colonies par une voie quelconque.*

*Le cours d'hygiène comporte vingt leçons. Vous nous l'avez supprimé sans avis du professeur et sans autorisation de l'Assistance publique, alors que nous n'avons assisté qu'à onze seulement.*

*Vous avez renvoyé un d'entre nous du service de serre. Nous ne voyons pas quelle instruction pratique il peut acquérir en tisonnant les feux, criblant les cendres et ramassant les ordures. Nous demandons sa réintégration.*

*Nous sommes légalement de repos une fois par semaine et nous demandons la suppression de la signature ce jour-là, ou, si vous ne pouvez nous l'accorder, nous pourrions d'une clé pour pouvoir rentrer sans escalader.*

*Il est d'usage que dans tout établissement bien tenu et de quelque importance, il y ait un règlement (authentique et valable), nous pensons que le vôtre ne fait pas exception. Veuillez bien, s'il vous plaît, soit nous en donner lecture ou copie.*

*Nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien prendre en considération nos réclamations et nous faire une réponse catégorique et décisive sur ces diverses demandes.*

*Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments respectueux et dévoués,  
Vos humbles serviteurs, Rieger, Daun, Legrand, Gitton »*

En réponse, l'adjoint de Jean Dybowski, Charles Chalot (ancien élève de l'Ecole Le Nôtre)<sup>2</sup>, enverra un règlement que l'on trouve dans les dossiers.

---

<sup>1</sup> Voir fiche correspondante sur ce site

<sup>2</sup> Voir fiche Charles Chalot sur ce site

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que Jean Dybowski n'ait pas « réussi à trouver une place » à Rieger à sa sortie de Jardin colonial en 1907. C'est l'irremplaçable Léon Guillaume, ancien directeur de Villepreux, qui résoudra le problème :

« 22 mai 1907

*L'élève Rieger du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne depuis 27 mois dans cet établissement voyant qu'il ne pouvait être placé par M. Dybowski et désirant aller aux colonies, grâce à des relations a pu être engagé à la Compagnie de la Haute-Sanga (Congo français) dont le siège est à Paris 5 rue de la Rochefoucauld.*

*Je joins copie du contrat qu'il a signé avec moi.*

*L. Guillaume »*

De Lobaye (Nord du Congo, vers l'Oubangui), poste de N'Gotto, du 8 août 1907, Georges Rieger écrit :

*« Me voilà enfin arrivé dans mon nouveau poste. Je suis ici depuis le 4 août après des journées de marche et de pirogues, et j'étais très fatigué.*

*J'ai eu plusieurs accès de fièvre, mais maintenant je suis bien portant. Enfin cela fait trois mois et demi de voyage pour arriver à destination.*

*Je ne pourrais pas donner beaucoup de renseignements sur cette région du Congo où peu de blancs sont allés. Les indigènes sont anthropophages, ils pratiquent l'esclavage en grand. Ils achètent et vendent des femmes et des enfants pour la boucherie. Quand ils tuent une femme, c'est la fête pendant 4 ou 5 jours, et pendant ce temps, la femme est martyrisée, on l'attache en haut d'un palmier, on lui fait boire du Samba (ou vin de palme) et alors la malheureuse tombe à terre. Après on l'accroche au tronc d'un arbre en croix, puis on lance des flèches sur elle.*

*Le dernier jour, c'est le coup de grâce. Le grand chef arrive avec un couteau et on le lui plante dans le bas-ventre. Alors tous les indigènes se ruent sur la femme et la lardent de coup de lance, puis on la découpe et chacun emporte son morceau.*

*Quand ils ont fait la guerre entre villages, tous les indigènes tués sont découpés et la chair est vendue. J'ai vu passer dans mon poste plus de 70 paniers de chair humaine portés par des femmes qui allaient les vendre.*

*On ne peut pas sortir sans être armé. La compagnie nous fournit fusils et munitions. J'ai des fusils gras et 300 cartouches. La nuit, j'ai deux sentinelles qui veillent. Bientôt je serai renforcé par un poste de miliciens qui va venir s'installer dans ma factorerie.*

*Comme travail, les indigènes ne veulent rien savoir : quand on leur parle de faire du caoutchouc, ils se sauvent dans la brousse et on ne les voit plus. Il y en a quelques-uns qui en font un peu, mais dans ces régions on ne voit que la brousse avec quantité de caoutchoucs. »*

Le Bulletin 1908 des anciens élèves de l'Ecole Le Nôtre note que Rieger est rentré en France en décembre, atteint de la dysenterie et dégoûté des colonies, ne voulant à aucun prix y retourner, ce qu'il fera pourtant en 1910, mais dans une zone moins « hostile ».

Entretemps, en 1908, après avoir cherché vainement du travail autour de Vichy, il est réembauché début avril au Jardin colonial (à la demande de Dybowski, à qui doivent manquer les bras des stagiaires corvéables à merci boursiers de la Seine, et qui se résout à payer la main d'œuvre), mais trouve rapidement une place plus intéressante, avant de partir au régiment à l'automne 1908.

Dans sa lettre du 28 mars 1910, du 20<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs, il précise d'abord que ses moyens de militaire ne lui permettent pas – à son grand regret – de payer son inscription au

banquet annuel des anciens élèves ; il évoque ensuite les tractations – infructueuses – du Jardin colonial pour avoir de nouveau des boursiers de l'Ecole Le Nôtre de Villepreux : « ... s'ils tiennent aux élèves de Villepreux, ils n'ont qu'à les payer eux-mêmes au lieu de les avoir pour les faire travailler avec l'argent de notre mère l'Assistance Publique. Et puis partir aux colonies avant le service militaire ça devrait être interdit surtout dans les contrées non civilisées. Car celui qui a été au régiment est bien mieux apte à pouvoir résister dans ces pays que de jeunes hommes de 18 ans qui ne sont pas habitués aux marches, aux privations, etc. »

Le Bulletin 1910 des anciens élèves le note « en route pour Dakar avec Gitton<sup>3</sup> ». Adresse : Compagnie française du Congo occidental.

Le Bulletin 1912 publie sa lettre du 18 février 1912 de Ninghé-Sika (Fernan Vaz, Gabon): « Je suis en très bonne santé et le temps passe tellement vite que je ne m'aperçois seulement pas qu'il y a déjà 15 mois que je suis à la colonie.

*Je m'occupe toujours des plantations de cacaoyers, de Cécara et de palmiers.*

*J'ai actuellement 200 ouvriers et il faut avoir de la patience pour arriver à quelque chose avec ces hommes-là, ce sont des indigènes que nous recrutons dans les régions presque inconnues, qui ne savent rien faire, si, pour grimper aux palmiers. C'est tout ce qu'ils connaissent. Aussi les trois premiers mois, c'est l'apprentissage du travail du mouvement de la pelle, de la pioche et, tous les jours, il y en a qui se blessent.*

*Au bout de trois mois environ, tout marche bien, mais malheureusement nous ne pouvons engager les hommes que pour un an, ce qui fait que nous avons des équipes qui finissent leur temps tous les deux ou trois mois, alors il faut en dresser d'autres.*

*La Compagnie a été liquidée et s'appelle la C.A.S.F.A..*

*Elle a deux grandes plantations de 400 hectares où je suis à Ninghé-Sika, et de 600 hectares à 2 heures plus loin.*

*Nous nous occupons non seulement du cacaoyer mais du citronnier, du caoutchouc, de la papaine, et maintenant nous entreprenons l'exploitation en grand du palmier à huile.*

*Nous construisons une usine pour faire l'huile de palme qui elle-même sera expédiée pour faire du savon.*

Dans une lettre du 18 avril 1912 il commente le suicide de son camarade Alphonse Edwards<sup>4</sup> : « Je viens d'apprendre une bien triste nouvelle : la mort de ce pauvre Edwards.

*Ces cas de folie furieuse sont extrêmement rares. Je paierai ma cotisation quand je rentrerai en congé en France, c'est-à-dire en janvier ou février prochain, car ici on ne peut pas envoyer d'argent. Je suis toujours content de mon sort et je suis en bonne santé. J'ai eu une augmentation depuis le 1<sup>er</sup> janvier. »*

Le Bulletin 1914-1922, le situe à la même adresse.

*« D'Asservé, 16 septembre 1919,*

*C'est avec joie que j'ai reçu le Livre d'or des Pupilles de la Seine ; mais je vois avec tristesse que 49 de mes camarades sont tombés au Champ d'honneur et 51 blessés.*

*Gloire immortelle à nos chers disparus, et je prie leurs veuves et les enfants de ceux mariés d'accepter mes plus sincères condoléances. J'adresse toutes mes félicitations aux camarades qui ont gagné des Croix et des galons.*

---

<sup>3</sup> Voir fiche sur ce site

<sup>4</sup> Voir fiche sur ce site

*A la déclaration de guerre, je me trouvais à la colonie ; m'étant mis à la disposition du Gouverneur, je suis resté mobilisé sur place dans la plantation que je dirigeais. Il nous était interdit de quitter sans autorisation.*

*En novembre 1915, j'ai réussi à obtenir ma rentrée en France pour aller au Front. Arrivé à Bordeaux, j'ai été mobilisé de suite au 26<sup>e</sup> Chasseurs. Au bout de 10 jours, j'ai été réformé temporairement pour paludisme.*

*Le 28 mars, je me suis marié avec une jeune fille de Vichy, la belle-sœur de mon frère nourricier.*

*Le 28 avril, un mois après mon mariage, j'étais rappelé au 26<sup>e</sup> et classé bon pour le service armé. Au bout d'un mois, j'étais versé dans l'auxiliaire et maintenu, je suis passé successivement du 26<sup>e</sup> Chasseurs à la 22<sup>e</sup> Section, puis à la 20<sup>e</sup>.*

*Je suis toujours resté dans les environs de Paris, j'ai fait un peu de tout. J'ai travaillé à Dugny pour le ravitaillement en essence ; ensuite, un certain temps, j'ai été employé dans les bureaux de la guerre comme Secrétaire.*

*Ma Société, manquant d'agents, a obtenu un sursis pour moi en août 1917 ; je suis parti immédiatement avec ma femme.*

*Les quelques économies que j'avais faites de 1912 à 1914 y sont toutes passées pendant les 15 mois de ma mobilisation.*

*Ma situation maintenant est assez bonne : je me fais de bons mois. Je suis gérant d'immenses plantations de cacaoyers, citronniers, caféiers, palmiers à huile (1.000 hectares).*

*Cette année, nous avons une sécheresse qui dure depuis 9 mois. Nous avons perdu une grande quantité de cacaoyers, les autres arbres résistent mieux.*

*Le vin est à 4 francs et 4f50. La farine 3 francs le kilog.*

*J'ai un grand potager qui me rend d'immenses services, tout en faisant profiter des amis moins favorisés au point de vue du terrain, comme à Port-Gentil, par exemple, où ce n'est que sable blanc.*

*Tous les légumes poussent ici (en saison sèche seulement) et plus rapidement qu'en Europe.*

*J'ai une jolie basse-cour : poules, canards, pigeons, moutons et à la Colonie il faut savoir se débrouiller pour bien vivre. On trouve du gibier : sangliers, antilopes, bœufs, et des pigeons verts, canards, sarcelles, poules d'eau.*

*Ma Société vient de recevoir de grandes scieries canadiennes achetées à son compte aux Américains. Nous allons faire de l'exploitation forestière en plus de mes plantations.*

*Où je suis, il y a depuis une année une usine pour la fabrication du citrate de chaux et de l'essence de citron et huileries. L'avenir du Gabon est dans le bois. Les palmiers à huile et les citrons, peut-être les caféiers, mais pas les cacaoyers, car il y a trop de déboires. »*

*Nouvelle lettre du 3 octobre 1919 : « Je vois, d'après le Bulletin, que nous ne sommes plus que 10 coloniaux. Pourquoi les camarades ont-ils peur des colonies ?*

*L'avenir est là. Il y a beaucoup à faire ici tant au point de vue du Commerce qu'au point de vue Agriculture. Beaucoup de maisons s'installent en ce moment.*

*Pour les places aux colonies, s'adresser à l'Office colonial. Les débuts sont évidemment peu brillants, mais on fait quand même des économies et, par la suite, on peut arriver à une belle situation.*

*Les débuts ici sont d'environ 500 francs par mois pour un jeune homme, soit 200 d'appointements et 300 francs de vivres. On peut, avec cela, mettre largement 150 francs de côté tous les mois. Les appointements viennent progressivement. Puis, suivant les travaux, il y a des commissions en fin d'année.*

*J'engage fortement les jeunes camarades de 20 à 30 ans à aller aux Colonies.*

*Moi j'y suis très heureux avec ma femme et je viens encore en aide à mes parents nourriciers<sup>5</sup> et à mes beaux-parents. Il ne manque à mon bonheur qu'un héritier.<sup>6</sup>*

*Prière de me faire connaître s'il y a des familles de mes chers camarades morts pour la France, qui sont dans la détresse. »*

Dernière lettre conservée, du 12 décembre 1919 : *« J'ai reçu une lettre de Simon me demandant une place. Je lui ai demandé de s'adresser à ma Société à M. Duvivier de Streel, Administrateur et Directeur général de la Safia, 15, rue Richepanse, à Paris.*

*Je souhaite qu'il vienne ici, je serais heureux d'avoir un camarade de Villepreux avec moi.<sup>7</sup>*

*Nous sommes en pleine saison des pluies, c'est la période où nous faisons nos nouvelles plantations.*

*J'ai déjà mis en terre 150.000 caféiers et 60.000 citronniers, sans compter les remplacements. Comme nous avons plus de 500 ouvriers et que nous en aurons bientôt 600, il a fallu faire des cultures vivrières, soit 150 hectares de bananiers (bananes cochons), ce qui nous fait environ 200.000 bananiers.*

*Il nous faut cela pour nourrir tout ce personnel et ce n'est pas une petite « palabre » que de distribuer la ration de bananes, poissons, etc.*

*Le comptable étant rentré en France, c'est moi qui tiens la caisse avec un fonds de roulement de 20.000 à 30.000 francs par mois, et c'est une grosse responsabilité. »*

Georges Rieger serait décédé le 31 mars 1935 à Vertaizon (Puy-de-Dôme) où il s'était reconverti comme receveur auxiliaire des Postes...

En 1955 la femme de son fils – installé à Marrakech – demandera des informations sur sa filiation, pour obtenir un certificat de nationalité française.

---

<sup>5</sup> Ceux qui ont été rappelés à l'ordre parce qu'ils le faisaient lever trop tôt pour aller aux champs ?

<sup>6</sup> Il aura au moins un fils.

<sup>7</sup> Ce ne sera pas le cas.